

Trieste au début du siècle dernier. L'écrivain de langue slovène Boris Pahor y est né sous la monarchie austro-hongroise.



Le rescapé de la fin du monde

Un recueil de nouvelles de Boris Pahor permet aux lecteurs français de mieux connaître cet écrivain né en 1913, l'une des voix les plus nobles de notre temps.

Boris Pahor a 105 ans ; il est né ressortissant de la double monarchie austro-hongroise et sujet de François-Joseph. Triestin de naissance, Slovène de plume, toutes les tribulations de l'Europe depuis un siècle, il les aura connues dans sa chair. Le *tribulum*, c'est la herse, on ne l'oublie que trop ; et c'est peu dire que l'histoire de l'Europe en ces triples confins germaniques, latins et slaves a été l'histoire d'une terre retournée. Écrivain slovène donc ; soit encore quelque chose de français, qui ne disconvient pas à M. Pahor, francophile et francophone comme tout véritable Européen. La Slovénie fit partie jadis de l'Empire français, de ces Provinces Illyriennes qui ajoutaient à la France une façade adriatique et dont Charles Nodier fut le consul des esprits. Le Reich hitlérien en fera plus brutalement une zone d'opérations, et c'est ainsi que Boris Pahor, membre de l'Armée de libération yougoslave, fut arrêté et déporté au camp du Struthof tout d'abord, puis à Dachau, Dora

et Bergen-Belsen. Bien des années plus tard, il en tirera son récit *Nekropola*, traduit en français en 1990 sous le titre *Pèlerin parmi les ombres*, à l'instigation de Pierre-Guillaume de Roux, qui vingt-huit ans après continue d'être son éditeur. C'est un recueil de nouvelles et de textes autobiographiques qu'il publie aujourd'hui, *Place Oberdan à Trieste*, traduit par Andrée Lück-Gaye.

« *Ils n'ont pas eu le temps de tuer notre âme, ils l'ont juste labourée* » : d'une guerre mondiale à l'autre, « *ils n'ont pas eu le temps* », peut-être, mais surtout, ils n'en ont pas eu la force, ni le pouvoir, et c'est cela que nous apprend Boris Pahor, et c'est cela qui donne à ce qu'il écrit cette tonalité secrète non seulement de paix mais de *victoire*. À leur façon indirecte, ses nouvelles (*la Gueule du lion de pierre*, *Une promenade surprenante*, *la Respiration de la mer* en particulier) sont peut-être plus autobiographiques que ses évocations personnelles (comme *Place Oberdan* qui donne son titre au recueil) : on comprend que la "fiction" n'est rien si

elle n'est comme ici un moyen de serrer de plus près la vérité. « *Il y a douze ans que je ne suis pas venu dans nos montagnes, entre-temps il y a eu la fin du monde.* » Les montagnes, et la mer qu'elles surplombent, que l'auteur donne à voir amoureux, sont des dispensatrices de paix profonde : « *Tout était clair, solennel et silencieux.* » Dans *les Yeux humiliés* sur la mort au Struthof, comme dans le récit *Vol brisé* sur le camp de Dora sur quoi le livre se termine, l'auteur passe à un autre registre, ce n'est plus lui qui parle ou sa mémoire, ni ses personnages : c'est l'accent du chœur antique, la voix calme et terrible qui, à travers le pire qu'elle nous raconte, nous rappelle qu'il y a dans l'homme quelque chose qui ne peut être détruit ni effacé. ●

Philippe Barthelet



"Place Oberdan à Trieste", de Boris Pahor, Pierre-Guillaume de Roux, 208 pages, 20,90 €.